

racines
ÉLÉMENTAIRES« Toute ma vie a été ac
par l'Espagne, mon de

« L'Asturienne », ce sont les racines élémentaires de Caroline Lamarche, mais aussi de la Wallonie et des Liégeois. Une épopée industrielle source de résilience pour une région meurtrie, comme pour l'écrivaine « arrière-petite-fille, petite-fille et fille de ».

Making of

C'est chez elle que Caroline Lamarche nous a donné rendez-vous, au milieu de photos et d'objets de ce passé qu'elle vient longuement d'explorer. « Je n'avais jamais vraiment vécu à Liège. J'y suis revenue récemment : aujourd'hui, je sens que c'est là que je dois écrire, là que je suis bien. J'ai un lien à mon père très puissant qui passe par cette ville. » Un lien qui s'est révélé, ancré par l'écriture de *L'Asturienne* : huit ans de travail et 300 pages pour celle qui n'écrivait « que » des romans courts, nouvelles et poèmes. Un livre qui l'a bouleversée comme aucun autre, car il l'a réconciliée avec ses « contraires », comme elle dit, et les siens. Dans son salon bleu, l'écrivaine, très douce et attentionnée, dit sa gratitude à Benoît Peeters qui a permis d'éditer aux Impressions Nouvelles un très beau livre avec photos, dessins, cartes, arbres généalogiques, et à Martine Gillet, la graphiste qui a tout compris de cette saga qui parle de zinc, d'industrie, de Liège, d'épouses, de transmission, de Caroline et des siens mais aussi des Wallons, des Liégeois. *L'Asturienne* – la mine de zinc découverte dans les Asturies par les Hauzeur – est un passionnant voyage avec des ancêtres qui ont tissé des légendes. Nos légendes. B.DX



L'Asturienne
CAROLINE
LAMARCHE
Les
Impressions
nouvelles
340 p., 22 €



« Mon père était ingénieur des mines, très attaché à sa ville de Liège et aux Asturies, Européen et Belge dans l'âme. Je me souviens qu'il nous construisait de petits bateaux à lancer sur les ruisseaux d'Ardenne. Plus tard il me parlera de ses livres préférés. Ma mère menait de front l'éducation de quatre enfants et des engagements multiples, tout en étant une lectrice passionnée elle aussi. Tous deux étaient réservés sur le plan émotionnel et enthousiastes pour tout le reste. Mon plus grand regret : qu'ils n'aient pu voir mon travail terminé. » © D.R.

ENTRETIEN

BÉATRICE DELVAUX

C'est à la mort de son père que Caroline Lamarche découvre un trésor dans les malles de la maison familiale : des archives dans lesquelles elle va plonger pour y découvrir les siens mais aussi elle-même.

Vous ne seriez pas devenue ce que vous êtes si...

... si je n'étais pas arrivée à l'âge de six mois dans le nord de l'Espagne avec mes parents. Mon père, ingénieur des mines, avait été engagé par la Compagnie royale Asturienne des Mines, créée en 1830 par les ancêtres de sa femme. Je pense que j'ai trouvé là-bas ce que ces Liégeois du XIX^e y avaient aimé : un mélange d'austérité et de chaleur. On le lit dans les correspondances échangées. Ils se sont immédiatement passionnés pour la mer, les montagnes – les Asturies, c'est d'une sauvagerie magnifique – et ont aimé les habitants. En trois mois, ils parlaient et blaguaient en espagnol et leurs pré-noms ont été rapidement espagnolisés par la population.

Je suis restée en Espagne de 6 mois jusqu'à mes 4 ans, j'y ai appris l'espagnol. Enfants, nous retournions chaque mois d'août dans le « Chalet Real » construit par mon arrière-grand-oncle, Louis Hauzeur, pour accueillir le roi d'Espagne lorsqu'il venait chasser dans la région. Pour écrire ce livre, je suis retournée à Arnao, lieu de l'ancienne mine de charbon de l'Asturienne et d'un centre d'archives remarquable. Lorsque j'ai pris contact avec l'archiviste, Alfonso García Rodriguez, je n'avais plus parlé espagnol durant des années mais je suis rentrée dans la langue comme dans du beurre.

Enfant, et par la suite, j'ai trouvé chez les Espagnols cette tendresse – « *cariño* » comme ils disent – qui manquait peut-être à une éducation stricte dans une famille où l'on ne montrait guère ses sentiments. Là-bas, j'étais la première née, la « *reina de la casa* » – les Espagnols adorent les enfants. Mon enfance et ma vie de manière générale en ont été illuminées. J'y ai trouvé quelque chose d'assez proche du caractère des habitants de Liège : finesse et chaleur. Mon livre en a bénéficié car je l'ai écrit entre Liège et les Asturies.

Vous auriez pu dire : « Je ne serais pas devenue ce que je suis si je n'étais pas une descendante des Hauzeur, fondateurs de l'Asturienne des Mines, et des Lamarche, fondateurs de la fabrique de tabac du même nom et de la Fabrique de fer d'Ougrée, issue donc de deux familles liégeoises de la bourgeoisie industrielle ? »

Cela ne m'a pas traversé l'esprit car j'ai vécu sans cette légende familiale jusqu'à il y a peu. Faire œuvre de mémoire, ce fut

la passion de mon père, lui qui était le dernier ingénieur des mines de la famille dans une époque de fin de règne pour les mines et la métallurgie. Ses quatre enfants n'en étaient guère conscients, il faut un certain âge pour s'intéresser à tout ça. Moi, j'étais dans des urgences personnelles et familiales et j'ignorais que ce trésor dormait chez nous. Mon père est mort brutalement à 81 ans sans m'y avoir initiée. Par ailleurs, dès mes 18 ans, j'avais pris une certaine distance, non par rapport à ma famille proche mais par rapport à mon milieu. Ce n'est qu'aujourd'hui, à travers l'accueil que reçoit ce livre, que certains liens se retissent.

Pourquoi cet éloignement ?

Après nos années espagnoles, mon père a été muté au siège de l'Asturienne, avenue Gabriel à Paris. Il y avait là, au-dessus des bureaux, un superbe appartement de fonction où vivaient mes grands-parents, avec des meubles et des peintures du XVIII^e siècle liégeois et des cheminées en marbre de Saint-Rémy, le tout amené par les Hauzeur. Mon grand-père dirigeait l'Asturienne, ma grand-mère lisait toute la journée, moi je logeais là de temps en temps, car après mon baccalauréat, j'ai fait une école de secrétariat à Paris. Les Belges à Paris, de manière générale, passaient inaperçus, mais le jour où les jeunes Parisiens de la bonne société ont pénétré dans l'immeuble à l'occasion d'une fête que mes parents ont dû donner, comme cela se faisait, j'ai vu leur regard changer : soudain je devenais quelqu'un par la somptuosité « décalée » de ce décor hérité de la prospérité de l'Asturienne. J'étais très rétive à ces soirées en raison d'un manque de confiance en moi abyssal. Mais je me souviens de ce soir-là comme d'une réhabilitation aux yeux de ceux que j'avais côtoyés sans vraiment les adopter (et réciproquement). Ce petit triomphe ne



Dès mes 18 ans, j'avais pris une certaine distance par rapport à mon milieu. Ce n'est qu'aujourd'hui que certains liens se retissent



« Rosalie Simonon, épouse de Maximilien Lesoinne, négociants à Liège à la fin du XVIII^e siècle, premier couple d'ancêtres évoqué dans le livre. Une femme de tête, qui s'occupait des expéditions, des finances, des enfants quand son mari, pour leur négoce, parcourait l'Europe. D'où un échange de lettres attachantes et instructives. Rosalie survécut à de nombreux deuils et fut le pilier de la famille. » © D.R.



« Adolphe Lesoinne (1803-1856) découvreur de la mine d'Arnao. De mes ancêtres, celui qui m'est le plus cher. Diplômé de l'École des Mines de Paris, il fonda l'École des Mines de Liège dont la réputation deviendra internationale. Il fut l'inventeur de brevets applicables à la métallurgie du zinc et donnait aux ouvriers, « ces observateurs intelligents et sagaces », des cours gratuits en wallon. Selon ses contemporains, il était « l'homme le plus aimant et aimé qu'on puisse rencontrer ». » © D.R.



« Engagée dans la lutte féministe, Jacqueline Aubenas a cofondé les cahiers du Grif. Prof honoraire à l'Insas et à l'ULB, elle est l'auteur d'ouvrages sur le cinéma belge. Si elle ne fut pas la seule à accompagner mon travail sur l'Asturienne, elle fut la plus assidue, me réclamant mes pages semaine après semaine. Elle m'a entendue lire à voix haute chez elle, deux versions successives du manuscrit, enflammée par la saga des Hauzeur. » © D.R.

Caroline Lamarche

La Liégeoise Caroline Lamarche (66 ans) est romancière et nouvelliste, Prix Rossel pour *Le jour du chien* (1996), Goncourt de la nouvelle pour *Nous sommes à la lisière* (2019). Très engagée dans la société civile, elle a participé dernièrement à l'écriture de poèmes pour les morts du covid, ou, à paraître bientôt, de récits recueillis à l'hôpital Tivoli de La Louvière avec le photographe Cédric Gerbehaye. Elle est la mère de deux filles.

m'a guère servi car j'avais déjà décidé de partir en Belgique pour mes études supérieures, encouragée par ma mère qui avait compris que je voulais changer d'air.

Vous décrivez votre mère comme une forte femme, organisée, très « Hauzeur » ?

Quand on arrivait chez mes parents, tout était beau, lumineux, il y avait des fleurs dans les vases, des nappes, de l'argenterie. Mais il n'y avait guère de discussion possible, on ne pouvait pas dire « non ». Difficile de faire sécession quand tout est à ce point organisé pour le bien de tous. Plonger dans l'histoire de l'Asturienne, cette société d'un paternalisme pionnier mais très dure lors des conflits sociaux, m'a donné une sorte de clé pour comprendre l'éducation qui m'a faite. Les travailleurs de l'Asturienne, bénéficiant de logements gratuits, d'une école de qualité pour les enfants, filles et garçons, jusqu'à quatorze ans, d'un hôpital performant et d'une sécurité sociale avant l'heure, se sentaient faire partie d'une famille. Mais ils étaient lourdement pénalisés s'ils s'avaient de rejoindre les grévistes. En me plongeant dans les documents du Centre d'Archives d'Arnao, je me suis rendu compte qu'il y avait des zones de lumière – Arnao était une ruche où venaient des ingénieurs de toute l'Europe et des ouvriers liégeois qui formaient les gens sur place – et des zones d'ombre liées aux conflits sociaux du début du XX^e siècle puis à la guerre civile espagnole.

Pour votre mère, écrivez-vous, les riches sont à la source de la beauté et du bien-être universels : « Sans eux, il n'y aurait plus de parcs, de forêts, de chevreuils pour la chasse, les châteaux seraient à la ruine et les gens n'auraient plus de travail » ?

Je l'ai écrit avec humour, mais c'est vrai : ma mère vivait avec des idées d'un autre siècle, celui de la gloire des Hauzeur. Or dès les années cinquante, quand mon père est entré à l'Asturienne, Franco voulait mettre les Belges dehors, imposant une direction bicéphale où les Espagnols avaient 60 % du capital. En 1980, avec la chute du cours du zinc, ce fut la fin de l'Asturienne belge et le licenciement économique des employés et cadres, dont mon père, tandis que « l'Asturiana de Zinc » poursuivait en Espagne avant d'être incluse dans Glencore. Mon père savait-il en commençant qu'il serait le dernier ingénieur des mines de la famille ? Il a dû s'en rendre compte peu à peu, car les mines ont fer-



mé les unes après les autres. Je pense que c'est pour cela qu'il a pris en charge toutes ces archives, comme consolation mais aussi pour transmettre tout ce passé industriel. Ma mère était dans quelque chose de plus simple, suranné, enthousiaste comme elle : le culte du progrès du XIX^e siècle où tout allait aller de mieux en mieux. Alors que dans la réalité du XX^e siècle, les choses allaient de moins en moins bien.

Cet héritage familial vous avait échappé ?

J'en étais assez ignorante. J'entendais parler des Lamarche comme de gens actifs dans le tabac qui avaient investi dans la métallurgie. Mais des Hauzeur, je ne savais rien.

Quel événement vous fait plonger soudain dans ce passé ?

Ma mère était devenue malvoyante. Quand j'allais la voir, je ne savais pas très bien quoi lui raconter, d'autant qu'elle passait son temps à « lire », c'est-à-dire à écouter des audiobooks. Un jour de désœuvrement, j'ai commencé à plonger dans les malles d'archives. J'ai trouvé